

QUESTIONNAIRE

Nom, prénom, date de naissance, origine sociale, milieu familial, ville et région d'activité à l'époque, scolarité et formation professionnelle. Pays ou région d'origine pour les militant.e.s étrangers/immigrés. Statut au moment de l'adhésion à la LMR : célibataire, marié.e ou en couple, enfant(s). Parcours professionnel et situation actuelle (en quelques mots).

R H-P., né le 28 décembre 1950 à Bischofszell (Thurgovie). J'ai vécu au Locle de 1955 à 1973, à Neuchâtel de 1973 à 2012, à nouveau au Locle depuis janvier 2013.

Célibataire.

Scolarité au Locle (Ecole primaire, Ecole secondaire, Ecole de commerce / section diplôme) : 1956-1971

Formation à la Bibliothèque de la Ville – Neuchâtel, 1972-1974.

Bibliothécaire à la Faculté des sciences économiques, Université de Neuchâtel – 1975-juin 1976.

Bibliothécaire à la Bibliothèque Publique et universitaire - Neuchâtel (BPUN/ex-Bibliothèque de la Ville) – juillet 1976-décembre 2012.

Retraité en décembre 2012

AVANT TON ADHESION A LA LMR

Expériences professionnelles, associatives, syndicales, politiques ou autres. Intérêt pour la marche des événements en Suisse, dans le monde ? Premiers engagements militants ? Ton cheminement...

Au Locle, durant mon enfance et mon adolescence, à proprement parler il n'y avait pas d'organisation à gauche du POP. La seule organisation d'extrême-gauche, active dans la région, était alors l'Organisation des communistes suisses (marxiste-léniniste) – diffusant le journal Octobre.

Compte tenu de mon milieu familial, rien ne me prédisposait à un engagement de gauche, encore moins de gauche révolutionnaire. Divers éléments – le putsch des colonels en Grèce (21.4.1967), les guérillas latino-américaines (avec la personnalité de Che Guevara, Le printemps de Prague, les événements de Mai 68, la révolution culturelle en Chine (avec une certaine dose d'illusions, qu'il m'a fallu évacuer avec l'évolution de la Chine) - m'ont fait bouger de manière décisive. Autre élément de réflexion : la lecture d'un ouvrage honnête sur la révolution hongroise de 1956 (écrit par Tibor Méray, un proche d'Imre Nagy), qui montrait qu'il ne s'agissait pas – contrairement à la vulgate répandue dans la

Suisse des années 1960 – d'un simple mouvement « anti-communiste » (puisque Nagy était un vétéran du mouvement communiste hongrois). Toutes ces références peuvent aujourd'hui sembler confuses, mais je pense que ça faisait partie de l'époque et que l'on ne pouvait pas prétendre, d'entrée, à une cohérence totale.

Deux facteurs ayant contribué à ma politisation (à gauche) :

- lectures d'articles dans la presse (ainsi, la Gazette de Lausanne avait rendu compte de manière très détaillée de la fondation de la LMR ; son supplément littéraire du samedi, alors dirigé par Frank Jotterand, abordait de manière non-conformiste divers problèmes de société) ; autre source : le journal Coop (alors plus ouvert et plus intéressant que sa version actuelle).
- achat d'ouvrages publiés notamment par 10/18 (Lénine, Trotsky, Mao et al.). La lecture de deux ouvrages de Trotsky m'a particulièrement influencé: Ma vie ; La révolution trahie. Pour moi, ce dernier ouvrage donnait une explication cohérente de l'involution survenue en URSS dès l'époque stalinienne.

Circonstances de ton adhésion à la LMR, où et pourquoi ? Quelle attente de ta part sur le plan local, suisse, international, et celui de ta propre vie. Motifs principaux de ton engagement : faire évoluer les choses, stopper les injustices, participer à une refonte fondamentale de la société, une problématique particulière...

Je suis entré en contact avec la LMR, en 1972, à Neuchâtel, pendant ma formation professionnelle. Les militants de la LMR diffusaient le journal La Brèche à la Cité universitaire, où je dînais durant la semaine.

Motifs principaux de mon engagement : participer à une refonte fondamentale de la société – que je jugeais indispensable. Sur ce point, je n'ai pas changé d'opinion, bien qu'à la lumière de l'expérience ce processus est et sera(it) bien plus complexe.

TOI AU SEIN DE L'ORGANISATION

Qu'est-ce qui a focalisé ton attention, ton enthousiasme, ta volonté d'agir une fois que tu as eu l'expérience de l'organisation (à l'interne) ?

Mon premier investissement – c'était en quelque sorte un « sas d'entrée » - s'est effectué au sein des Comités Indochine vaincra, animés par la LMR. Puis la campagne de solidarité avec le Chili, après le coup d'état du gorille Pinochet contre le gouvernement de l'Unité populaire (11 septembre 1973).

A quel niveau de l'organisation, dans quelles structures as-tu agi ? Décris l'éventuelle évolution de ton engagement, les changements d'affectation, de lieux, avec les dates si possible.

Hormis les structures anti-impérialistes citées précédemment, je militais au sein du Comité Uni-Brèche, à l'Université de Neuchâtel (étant alors bibliothécaire durant un an et demi à la Faculté des sciences économiques). A cette époque, jusqu'à fin 1975, j'avais le statut de sympathisant.

Dans quelles organisations « de masse » ou structures larges étais-tu prioritairement engagé (parlements, syndicats, MLF, groupements divers, en particulier d'immigrés, etc.) ?

A cette époque, adhésion au Syndicat des Services publics (SSP-VPOD), mais le contexte n'y était pas facile. La section Neuchâtel-Ville, que j'ai rejoint après mon retour à la Bibliothèque de la Ville, était alors dirigée par des syndiqués retraités et tenue d'une main de fer par le secrétaire fédératif romand qui en avait la responsabilité (ces secrétaires fédératifs menaient du reste une vie de fou, se déplaçant pour contrôler l'activité de leurs sections et assumer l'essentiel des négociations avec les autorités locales).

Dans quels domaines (politique générale - articles ou tracts par exemple-, formation, féminisme, comités de soldats, travail « jeunes », travail « ouvrier », « solidarité internationale », « immigration », travail pratique - permanences - etc.) t'es-tu particulièrement investi.e ? As-tu agi seulement sur le plan local ou plus largement aussi ?

Durant la période des années 1970-1980, fort investissement dans le travail anti-impérialiste : Palestine, Sahara occidental, Amérique centrale (participation aux comités de solidarité, voyages durant mes vacances d'été au Nicaragua en 1981, 1982, 1983, 1984, 1986 et 1989, dans le cadre notamment de brigades de travail volontaire, sauf en 1981, où ces brigades n'existaient pas encore).

Sur le plan romand, participation (1980-1996) à la rédaction romande du Bulletin des comités Amérique centrale / Correos de Centroamérica.

Participation au 1^{er} forum social mondial à Porto Alegre (Rio Grande do Sul, Brésil) en l'an 2001.

Cette activité militante centrée sur le continent latino-américain m'a donné une bonne connaissance de l'espagnol (version centro-américaine), ce qui me permet de traduire des textes et des interventions orales d'espagnol en français. Rédaction de quelques articles pour le journal La Brèche : sur le Sahara occidental (milieu des années 1970), sur le bicentenaire de la révolution française (1989-1990).

Comment as-tu vécu le militantisme au quotidien ? T'es-tu senti.e coupé.e de certaines relations sociales et familiales ? Que sont devenus tes loisirs ?

Un fort investissement. Il est clair que mon orientation politique a suscité de fortes tensions au sein de mon milieu familial. Tensions qui se sont toutefois apaisées, lorsque mes parents ont admis que mon engagement n'était pas le fruit d'une mode passagère.

Entre l'activité militante et mon travail professionnel, il me restait toutefois du temps pour les loisirs et le repos...

Avais-tu des rapports avec les militant.e.s d'autres organisations (maoïstes, socialistes, Parti du travail, POCH, PSA, etc.) ? Et comment juges-tu la politique de la LMR/PSO vis-à-vis des autres composantes de l'extrême-gauche ?

A « Neuchâtel, petite ville rangée » (titre d'un recueil d'illustrations du dessinateur Marcel North), les militant.e.s des différentes organisations ne pouvaient pas ne pas se connaître. Hormis la LMR, les forces politiques existantes étaient : le Parti socialiste, le Parti ouvrier populaire, Lutte politique (maoïste, Conférence de Berne), puis l'OCS 2^e mouture (impulsée initialement par Rupture/Le Drapeau rouge).

Vu les divergences de lignes, sur le plan national, les rapports entre la LMR et les autres organisations d'extrême-gauche étaient assez tendus. Sur le plan local, il y a eu des coopérations – pas toujours faciles, il y avait des divergences sur les modalités du soutien - lors d'événements comme l'occupation de Bulova (janvier 1976) et la grève de Dubied (été 1976). Hormis les publications de la LMR/PSO, je lisais les publications des autres courants politiques précités au 1^{er} paragraphe pour en connaître les positions et débattre (voire polémiquer) en connaissance de cause.

La section locale de la LMR avait de bons contacts avec l'immigration italienne (CLI). Nos militants « prolétarisés » militaient avec les Italiens dans une entreprise de la place (aujourd'hui disparue, FAVAG) et dans le syndicat FOMH.

As-tu souffert d'une surcharge de travail (longues et fréquentes séances, distributions à l'aube, week-ends occupés, etc.) ? Le montant des cotisations était-il à ton avis supportable ?

Les rythmes militants, à l'époque, me semblaient normaux en fonction de la période, où « l'histoire nous mordait la nuque » (formule du regretté camarade Daniel Bensaïd). Sans oublier le fait que les militant.e.s en activité étaient plus jeunes...

Comme célibataire, sans charge de famille, le montant de mes cotisations était

assez important, mais ne me paraissait pas insupportable

FEMINISME ET MODES DE VIE

***Comment as-tu vécu le surgissement du féminisme dans la société ?
L'évolution des moeurs a-t-elle eu des conséquences dans ton couple militant
ou partiellement militant ? As-tu traversé une phase de bouleversement
personnel ?***

Le surgissement du féminisme m'a interrogé en tant qu'homme, mais il me semble avoir assimilé ses problématiques essentielles (en tenant compte des contradictions inhérentes à mon genre).
Pour diverses raisons, je n'ai jamais vécu une situation de couple stable.

***As-tu vécu en communauté et si oui, dans quel type de communauté ?
Cherchiez-vous à inventer de nouveaux modes de vie, façons de vivre
ensemble, de s'aimer, d'élever des enfants ? Et si non, de quel oeil voyais-tu
ces tentatives ?***

Non. Mais certain-e-s camarades ont fait cette expérience. Je respectais ce choix, mais sans avoir d'a-priori (positifs ou négatifs) à ce propos

***De quel oeil voyais-tu les rapports homme-femme dans l'organisation
(présence des femmes dans les instances dirigeantes, prise de parole, accès à
l'élaboration de la ligne politique et aux publications, influence, écoute,
considération) ?***

Ne soyons pas angéliques. Les rapports homme-femme dans l'organisation n'étaient certainement pas idylliques. Dans la section locale, nous nous sommes efforcé-e-s, il me semble, d'évoluer de manière plutôt positive. Mais d'autres camarades (de l'un ou l'autre genre) peuvent avoir des perceptions différentes.

***Comment as-tu perçu (ou vécu de l'intérieur) l'investissement d'un certain
nombre de camarades dans des mouvements féministes excluant les hommes
(MLF) ?***

A partir du moment où le MLF se voulait une structure non-mixte, il est clair qu'il fallait respecter ce cadre et le choix des camarades qui s'y investissaient. Je ne me souviens pas – mais la mémoire humaine est faillible – de controverses à ce propos sur le plan local.

REVOLUTION, VIOLENCE ET DEMOCRATIE INTERNE

As-tu considéré l'organisation comme ayant des objectifs et une structure au niveau suisse ET international ? La IVe Internationale avait-elle une réalité pour toi ? Lisais-tu ses publications, les journaux et brochures d'autres sections de l'Inter ?

Réponse à la première question : oui.

Réponse à la deuxième question : oui.

Je me suis abonné à Quatrième Internationale (aujourd'hui disparu) et à INPRECOR (dont je conserve la collection complète depuis sa fondation en mai 1974). Je lisais la presse des sections italienne (Bandiera Rossa) et espagnole (Combate). Autres abonnements : Rouge (organe de la LC/LCR) et Critique communiste (revue théorique de la LC/LCR) ; Perspectiva Mundial (SWP-USA), Socialist Action (USA) et Bulletin in defense of marxisme (USA).

Lisais-tu la Brèche ou Bresche ou Rosso, ou La Taupe ? A posteriori que penses-tu de ces organes et des tracts que nous diffusions ?

Initialement, j'achetais La Brèche au numéro, auprès des militant-e-s qui la diffusaient. Je me suis ensuite abonné et ai fait l'acquisition des numéros d'avant ma prise de contact avec la LMR pour mieux en connaître la ligne politique.

Autres lectures : La Taupe (journal pour les jeunes) et Rosso. Abonnement à Bresche/MOMA au moment de la disparition de la LMR/PSO.

Sur le fond, je pense que leur contenu politique était correct. Sur la forme, j'ai constaté l'évolution de la structure graphique (à mon avis, dans le sens d'une amélioration) de la Brèche

Avais-tu alors l'impression de pouvoir vivre la fin du capitalisme à relatif court terme ?

Oui. Mais je n'étais certainement pas seul à penser de la sorte... La réalité a toutefois démenti ce pronostic par trop optimiste, mais compréhensible dans la période que nous vivions alors.

Acceptais-tu la notion de violence révolutionnaire telle que défendue par la LMR et la IVe Internationale ? La lutte armée te paraissait-elle nécessaire dans certains contextes politiques ? Te sentais-tu attiré.e par les actions violentes « exemplaires » lancées par les « ultra-gauchistes » de l'époque (en Allemagne et en Italie surtout) ?

Oui, pour les deux premières questions. Ma participation à la solidarité avec le Nicaragua, dont le gouvernement était issu d'une insurrection armée contre la

dictature Somoza n'aurait pas été compréhensible, si j'avais eu une opinion différente. A cette époque, j'ai connu plusieurs coopérants internationalistes (Maurice Demierre et Yvan Leyvraz – Suisse ; Joël Fieux – France), assassinés en 1986 par les contre-révolutionnaires.

Concernant la RAF (Allemagne) et les BR (Italie), j'ai pris connaissance de leurs positions (notamment le recueil de textes sur la RAF, publié dans la collection « Cahiers libres », F. Maspero). Tout en ayant quelque sympathie pour des « camarades qui se trompaient », j'étais cependant sceptique sur leur stratégie.

As-tu milité dans un « Comité de soldats » et comment cela s'est-il passé ? Comment jugeais-tu les mouvements pacifistes, l'objection de conscience ?

Non. Concernant le pacifisme et l'objection de conscience, j'étais évidemment opposé à la répression dont les objecteurs étaient victimes (un de mes camarades d'école, objecteur, s'est suicidé en prison ; mon frère – qui n'avait pas d'engagement politique, contrairement à mon cas – a toutefois failli se trouver, en 1976, dans une avalanche qui a coûté la vie à plusieurs soldats).

As-tu l'impression que nous avons réussi l'exercice de la démocratie interne dans l'organisation ou considères-tu qu'il y avait un clivage entre les « chefs » - celles et ceux qui donnaient le ton et la masse des militant.e.s ? Y avait-il selon toi des différences dans ce domaine, selon le secteur ou le lieu ?

La LMR/PSO était une organisation où l'on pouvait débattre. Cela ne veut pas dire que ces débats se déroulaient toujours de manière idéale (surtout au niveau des instances nationales) ; les divergences d'orientation pouvaient susciter des tensions entre militant.e-s. Sur le plan local ou dans certains secteurs d'activité auxquels j'ai participé, les rapports pouvaient être plus détendus. Mais une organisation politique n'est pas forcément et toujours un paradis...

Pratiquement, j'ai participé – comme invité ou comme délégué - à la majorité des congrès, mais pas à des instances de direction nationale (comité central ou bureau politique). Par contre, j'étais membre du collectif des militants LMR/PSO dans le travail Amérique centrale (où nous étions notamment confrontés aux autonomes zurichois).

As-tu été victime de répression politique (licenciement, non-engagement, non-élection pour des motifs politiques) ?

La brièveté de mon emploi professionnel dans une structure universitaire a été causée, à n'en point douter, par mon militantisme au sein de la LMR. Au moment de cette rupture de contrat (juin 1976), mon employeur affirmait que la gestion de la bibliothèque serait assumée par des assistant.e-s universitaires.

Comme ultérieurement cette faculté a embauché à nouveau des bibliothécaires, force est d'en déduire que ma présence à ce poste n'était plus souhaitée (on était alors juste après l'occupation de l'usine Bulova, à Neuchâtel).

As-tu vécu, d'une façon ou d'une autre, une tendance formalisée, un désaccord, un conflit voire une exclusion dans/de l'organisation et comment cela s'est-il passé, très précisément ?

Un fort désaccord, en 1980, à propos de la position initiale prise par la IVe Internationale et la LMR/PSO sur l'Afghanistan : dénonciation de l'intervention « soviétique », sans exiger le retrait des troupes. Cette position me paraissait incohérente et j'ai défendu une position alors minoritaire : dénonciation de l'intervention et retrait des troupes.

A mon avis, cette intervention ouvrait une autoroute royale aux courants islamistes réactionnaires et ne permettait aucune issue progressiste (du reste, la gauche maoïste afghane – SAMA, Front des combattants modjahed – s'est vite retrouvée dans une position inconfortable, coincée entre l'armée « soviétique » et les islamistes).

Ce désaccord ne m'a toutefois pas amené à quitter l'organisation. J'ai conservé mon opinion, tout en m'abstenant – jusqu'au changement de position – d'activités contrevenant à la position alors majoritaire.

LE PSO ET LA PROLETARISATION

En 1980, la LMR est devenue le Parti Socialiste Ouvrier (PSO). Comment as-tu vécu cette mutation ? En particulier comment as-tu vécu la nouvelle orientation « vers la classe ouvrière », dénommée « prolétarisation » ? A-t-elle eu des conséquences personnelles pour toi ?

Dans la section neuchâteloise, nous avons voté contre le changement de nom, n'en comprenant pas la fonctionnalité. Ce changement de dénomination n'a pas impliqué une extension de l'organisation.

Concernant la « prolétarisation », il est aujourd'hui avéré que cette orientation découlait d'un débat sur le plan international entre la direction de la IVe Internationale et celle du Socialist Workers Party (USA) – lequel SWP a finalement quitté l'Internationale et n'a plus d'impact réel au niveau de la gauche radicale internationale.

Concernant ma situation personnelle par rapport à cette orientation, il ne m'a pas été demandé de changer d'orientation professionnelle. Dans un cas au moins – celui d'une camarade – cela a entraîné son éloignement de l'organisation. Les cas de « prolétarisation » réussis ont découlé d'un choix et d'une volonté des camarades concernés.

DEMISSION EVENTUELLE - FIN DE LA LMR

Si tu as quitté la LMR/PSO à un moment ou à un autre, peux-tu expliquer tes raisons d'alors (critiques politiques, ras-le-bol du militantisme, changement de vie, etc.) ?

Question non-pertinente, dans mon cas.

Si tu es resté.e jusqu'au bout (1986-87), comment as-tu vécu la disparition formelle de l'organisation au plan personnel et en tant que militant.e ? T'es-tu senti.e partie prenante de cette période finale ?

Cela a été un choc, vu mon investissement dans ce projet politique. Malgré des contacts avec les camarades suisses allemands (qui, à mon avis, ont été à l'origine de cette disparition, estimant le projet politique épuisé), je n'ai jamais très bien compris les motifs à la base de leur décision. Peut-être leurs témoignages éclaireront-ils ma lanterne, un quart de siècle plus tard...

APRES LA LMR/PSO...

As-tu eu ensuite l'impression qu'il t'était possible de poursuivre ton engagement par d'autres voies, as-tu retrouvé des camarades dans d'autres regroupements ?

Dans le canton de Neuchâtel, les effectifs de la section LMR/PSO s'étaient fortement réduits par rapport à une période antérieure. Toutefois, bien que démoralisé-e-s par la dissolution de l'organisation, un petit noyau est resté regroupé pour continuer des activités militantes, en suivant les processus de recomposition politique en cours à l'échelle régionale (Suisse romande). Finalement, une majorité d'entre nous a participé à la fondation de solidaritéS, où je milite toujours.

Comment s'est passée cette période post-LMR/PSO : réinsertion dans la société « normale », vide d'un brusque non-militantisme, recherche d'une solution politique alternative, abandon de l'activité politique militante, etc. ?

Ayant une activité professionnelle stable, je ne me suis jamais senti à l'écart de la société « normale », même si mes options ne faisaient pas l'unanimité dans mon environnement (familial ou professionnel).

Plus que la disparition de la LMR/PSO, j'ai été davantage « impacté » par le

tournant de la situation internationale à la fin des années 1980 : avortement de la révolution politique anti-bureaucratique en URSS et en Europe de l'Est, qui créait une atmosphère épouvantable pour les militant-e-s (qui n'avaient jamais pris ces sociétés comme modèle, mais étaient sommés par les médias dominants de renier leurs idées, de mettre leurs pantoufles, d'accepter l'inévitabilité du capitalisme réellement existant ou de se convertir à la social-médiocratie...) dans le cadre d'un anti-communisme triomphant. J'ai vécu fin 1989-1990 une période dépressive, d'où j'ai finalement réémergé, non sans difficultés.

A POSTERIORI...

Comment juges-tu les lignes de force du projet marxiste-révolutionnaire de l'époque (notion d' « avant-garde », construction d'un parti révolutionnaire, dialectique des trois secteurs de la révolution mondiale, etc.) ?

Ma participation à la LMR/PSO répond en soi à cette question : je partageais – et continue dans une certaine mesure de partager – ces lignes de forces. Mon investissement politique actuel – selon d'autres modalités que celles de la LMR/PSO - découle du fait que je considère toujours nécessaire de construire une organisation de gauche radicale en Suisse (même si ce n'est pas facile) et plus globalement.

Concernant la « dialectique des trois secteurs de la révolution mondiale » (document de réunification de la IVe Internationale en 1965), ce texte (que j'ai lu) me paraissait un cadre d'analyse « objective » de la situation internationale. Mais force est de constater qu'il n'a pas débouché sur un développement plus important de la IVe Internationale à l'époque. La dynamique de chacun de ces 3 secteurs s'est déroulée de manière différenciée des 2 autres (cf. aujourd'hui les différences de perception sur des situations comme celles du « printemps arabe », pour ne citer que cet exemple).

Globalement, quel jugement portes-tu sur tes années d'engagement au sein de la LMR ? Au plan personnel d'abord : fut-ce une « parenthèse » dans ta vie, en as-tu tiré des éléments positifs pour la suite de ton existence, lesquels ? Et sur le plan historique (osons le mot!), penses-tu que nous avons laissé une trace, apporté quelque chose, dans le cadre des divers mouvements révolutionnaires ou radicalisés de l'époque ?

« Non, rien de rien, non je ne regrette rien » (refrain connu d'une chanson d'Edith Piaf).

Globalement, la LMR fut une bonne école de formation, qui m'a beaucoup appris.

Sur notre trace dans l'histoire, je noterai qu'à une époque où ce n'était pas ou

plus tendance, un chercheur fribourgeois (extérieur à notre courant) – Benoît Challand – a rédigé un ouvrage sur l’histoire de la LMR (donc jusqu’en 1980). Sur notre impact réel, notamment dans la société suisse, c’est un vaste débat – dont ce questionnaire pourrait être le prélude...

Finalelement, où en es-tu politiquement parlant, aujourd'hui ? Si tu as choisi de cultiver ton jardin, pourquoi, comment ?

Je ne suis pas un bon jardinier. Par conséquent, je continue une activité militante (à solidaritéS, à ATTAC et au SSP).

Une anecdote à raconter ? Un souvenir qui te tient particulièrement à coeur, un exploit, un échec, un souvenir important pour toi ?

Quelque temps après avoir été engagé dans l’institution où j’ai travaillé jusqu’à ma retraite (décembre 2012), il m’a été rapporté « de source sûre » que le directeur de cette institution avait hésité à m’engager, vu mon engagement dans « une organisation ennemie de l’Etat » (formule utilisée dans le canton de Vaud, pour refuser au début des années 1970 la titularisation d’un camarade comme assistant social).

Le même directeur, ne craignant pas la contradiction, m’a sollicité juste après mon engagement (juillet 1976) pour recueillir une documentation importante sur les grèves de Bulova et Dubied. Cherchez l’erreur...

Autre(s) questions non formulées ici, auxquelles tu souhaites apporter ta réponse :

Complément à la question sur mes lectures de l’époque LMR/PSO. Actuellement, hormis l’abonnement à INPRECOR, je lis L’Anticapitaliste (NPA-France).

Je conserve encore aujourd’hui aussi des publications d’organisations non-liées à la IVe Internationale (voire lui étant opposées) ou non-liées à un courant politique spécifique.

Quelques exemples : Servir al Pueblo, puis Hacer (Movimiento comunista – Etat espagnol), Vanguardia Obrera (Partido comunista de España, marxista-leninista), Politis (France), Golias (revue catholique critique, tendance « théologie de la libération), Barricada Internacional (Front sandiniste de libération nationale, Nicaragua). Ainsi que des bulletins de comités de solidarité avec le Nicaragua, El Salvador, Guatemala (France et Suisse romande).

Je suis membre de l’Association pour l’étude de l’histoire du mouvement ouvrier (AEHMO, Suisse romande) et ai rédigé quelques articles pour ses Cahiers (dont une étude consacrée à Constant Meuron, insurgé républicain neuchâtelois en 1831 et fondateur en 1866 de la section locloise de l’Association

internationale des travailleurs).

Abonnements au Bulletin des Amis de Robespierre pour le bicentenaire de la Révolution (ARBR), La Commune (Association des Amis de la Commune de Paris, 1871), Etudes babouvistes (Association des Amis de Gracchus Babeuf), Dissidences (revue française consacrée à l'histoire de l'extrême-gauche).

Je désire que mes réponses soient publiées sans indication de mon identité (une croix après la réponse adéquate): OUI

le 5 février 2015.....